

Mémoires de guerre

Grosheny François, né à Bantzenheim en Alsace le 10 octobre 1925, à deux kilomètres de la frontière avec l'Allemagne, enrôlé de force dans l'armée allemande le 31 octobre 1943 dans l'unité *Stam Batterie Ausbildung Abteilung* 40 à Dresde en Saxe.

Début juin 1944 après sept mois de classe, je suis envoyé au front dans un convoi d'artillerie et de fantassins. Dernier arrêt du train avant la H.K.L. (Haupt-Kampf Linie : le front) à la gare de Stolbcy, en Biélorussie à une soixantaine de kilomètres au sud-ouest de Minsk. Le hall de la gare est couvert de drapeaux avec la croix gammée. Un officier harangue les fuyards pour tenter de leur remonter le moral.

Sur le quai de la gare, je rencontre un jeune lieutenant de la L.V.F. (Légion des volontaires français) en uniforme allemand. Il porte la cocarde bleu-blanc-rouge sur le bras de sa veste. Je lui demande s'il est français. Il me répond «oui» et précise qu'il est parisien. Je lui explique que je suis alsacien et lui montre mon carnet d'adresses dans lequel figure le nom de ma sœur, également parisienne. Cela le met en confiance. Je l'informe que cela va mal sur le front et lui demande s'il croit à la victoire allemande. « Oui » me répond-il. — « Et si cela tourne mal ? » — « Je resterai à Berlin » dit-il avant de conclure que la L.V.F. ne se bat pas pour l'Allemagne mais contre le communisme.

La division que nous devons rejoindre est complètement désorganisée. Les pièces d'artillerie sont tombées aux mains de l'armée Rouge. Les Allemands fuient devant l'avance fulgurante des Russes.

A la gare de Stolbcy, un train de transport de blindés part pour la Normandie pour tenter de « repousser les Américains à la mer, avant de revenir sur le front Est » selon l'expression d'un soldat allemand qui se trouve sur ce train. Ce sont eux qui finalement seront anéantis.

Nous quittons la gare avec tout notre paquetage sur le dos et marchons environ deux kilomètres. Nous prenons position près d'un pont sur un fleuve, le *Nieman*. Dans la journée nous voyons des masses de réfugiés qui fuient l'avance des fantassins russes. Le lendemain, l'infanterie russe arrivent en trombe. Les soldats poussent des hurras. Notre troupe est très impressionnée par ces cris. L'officier qui nous commande, nous menace de son revolver et nous ordonne de faire feu. Je tire quelques coups au hasard, sans viser personne en particulier.

Les artificiers tentent de faire sauter le pont. Il reste à moitié intact. Cela permet à l'infanterie russe de passer en masse. Notre officier nous ordonne de battre en retraite.

Nous sommes un groupe d'Alsaciens et nous nous promettons de rester ensemble quoiqu'il arrive. Nous fuyons vers l'arrière, en direction de Baranavicy, au sud ouest de notre position, à travers champs en évitant les routes à cause des gendarmes. La *Feld Gendarmerie* se montre en effet impitoyable pour ceux qui fuient le front.

Au bout de quelques jours, nous arrivons à Volkorysk, à une quarantaine de kilomètres de la frontière polonaise. A l'extérieur de la ville, se trouve un grand camp allemand. Pour avoir droit à un repas, il faut se regrouper et accepter de repartir ensuite en première ligne. Si on entre, on ne peut plus ressortir. Nous nous mettons d'accord pour nous regrouper vers le fond du camp dans un réfectoire inoccupé. Au levé du jour, après une nuit passée sur les tables du réfectoire, nous sautons par dessus le grillage et nous nous remettons à marcher à travers champs.

